

Giulio D'ONOFRIO, *Vera philosophia. Studies in Late Antique, Early Medieval, and Renaissance Christian Thought*. English Text by John GAVIN (Nutrix. Studies in Late Antique, Medieval and Renaissance Thought. Studi sul pensiero tardoantico, medievale e umanistico, 1). Un vol. de 405 p. Turnhout, Brepols, 2008. Prix: 65 €. ISBN 978-2-503-52546-4.

Le volume dont il est ici rendu compte tient à la fois de la monographie et du recueil. Giulio d'Onofrio y a en effet rassemblé pas moins de vingt études (ou parties d'études), dont une inédite. Ces études, qui s'échelonnent entre 1986 et 2006 constituent donc à première vue un recueil. Elles sont données ici en traduction anglaise. Une postface (p. 357-360) en indique la publication originale.

Pourtant, l'ouvrage s'ordonne en cinq chapitres: 1. *'Converted' Thought*; 2. *The Garment of Philosophy*; 3. *The Theological Mission of the Sage*; 4. *The Divine Logic*; 5. *The Renaissance of Vera Philosophia*. Le projet est de suivre comment les mouvements philosophiques de la fin de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance ont fait une place à la vérité philosophique. Le premier chapitre entame le parcours chez Cicéron et le scepticisme académicien. Pour Cicéron, la philosophie est davantage une recherche du bien moral le plus probable que la possession de la vérité, ou même la reconnaissance d'une vérité objective. Dès lors, sous l'Empire, la recherche de la vérité déserte la philosophie pour investir les mouvements religieux. Par un mouvement de rationalisation du religieux se prépare la conversion de la

philosophie au christianisme. Ce mouvement culmine chez saint Augustin pour qui la philosophie se fonde sur une vérité certaine fournie par la Révélation chrétienne, mais qui n'est toutefois pas atteignable dans sa totalité. Le deuxième chapitre est consacré à Boèce. Au-delà de son rôle de « passeur » des doctrines antiques vers le Moyen Âge et de conciliateur de Platon et Aristote, Boèce développe une conception de la sagesse comme connaissance complète préparée par les sciences (les arts libéraux). Dans ce cadre, la philosophie, amour de la sagesse, est un perfectionnement qui permet le dépassement de la science en direction de la sagesse. L'homme est éveillé par les sens à rechercher en lui-même la connaissance des choses en soi, au-delà de leur apparence sensible. Il s'agit ainsi de s'élever à l'intuition des choses pour en clarifier rationnellement les constituants. La certitude philosophique s'appuie ainsi sur une connaissance des choses dans leur modèle immuable. Il en est de même pour la Providence et le Destin: la connaissance de l'ordre immuable permet de dépasser l'absurdité des événements qui surviennent dans l'espace et dans le temps. En cela, la Philosophie est consolatrice. Dans un troisième chapitre, l'auteur s'intéresse à la période carolingienne, dominée en philosophie par la stature de Jean Scot Érigène. La période se caractérise par l'inscription politique de la défense de la vérité dans l'institution impériale, qui a vocation à s'identifier à la chrétienté et à l'universalité. Le corollaire en est l'appel à la rationalité pour distinguer les doctrines, défendre la vérité et réfuter l'hérésie. Jean Scot participa à cette défense contre ceux qui font un mauvais usage de la dialectique. Celle-ci est pourtant le moyen de reconstituer l'ordre universel. Jean Scot entreprend cette tâche titanessque dans son *Periphyseon*. Il y développe la quadruple division de la nature selon la création, à laquelle se superpose la division entre être et non-être. L'effort de la raison dianoétique est de rendre compte de l'intellection de toute chose, identifiée à l'essence de toute chose, que l'homme découvre grâce à la Révélation. À la fin des temps, la création sera réunifiée au Créateur et les hommes jouiront de la *sapientia*, la capacité à saisir les réalités éternelles. Au chapitre quatre, avec l'examen des positions d'Anselme de Canterbury, nous abordons une étape nouvelle de la position de la rationalité dans la recherche de la vérité. Chez Anselme, en effet, l'accent est mis sur la capacité autonome de la dialectique. La raison humaine se montre désormais capable, non seulement de raisonner de façon valide sur le donné de la Révélation mais même de le reconstruire. La raison a la capacité de rendre compte de l'ordre universel. Cela débouche sur une théologie affirmative, positive. La preuve du *Proslogion* peut ainsi être analysée comme une analyse sémantique du nom révélé de Dieu. Car Dieu parle non seulement dans l'Écriture, mais dans l'intimité de l'homme. Le scepticisme des objections de Gaunilon revient à réduire aux procédures de la *scientia* humaine l'investigation sur le divin. Ce nom divin est tout à la fois un *argumentum* au sens des *Topiques* de Cicéron, c'est-à-dire de l'enracinement du raisonnement dialectique dans un lieu réel. Dans le cinquième chapitre, l'auteur examine la résurgence du modèle de la *vera philosophia*, en tant que capacité à saisir les réalités éternelles immuables, à la Renaissance et singulièrement dans l'œuvre de Nicolas

de Cues. Pour ce faire, il retrace la hiérarchie des facultés cognitives chez les penseurs de Platon aux Victorins. Dès lors, cette tradition apparaît avant tout comme néoplatonicienne. Elle connaît une éclipse aux XII^e et XIV^e siècles avec la prééminence du réalisme aristotélicien, pour émerger à nouveau aux XV^e et XVI^e siècles. Politiquement, elle n'est plus seulement liée à l'unanimité de la chrétienté, en pleine décomposition, mais aux mouvements de tolérance et d'œcuménisme.

La vingtaine d'études choisies pour ce recueil a ainsi été ordonnée et retravaillée pour suivre le fil thématique de la vérité en philosophie et de la philosophie vraie, depuis Cicéron jusqu'à Giordano Bruno. La richesse du matériau rassemblé ainsi que la pertinence historique des analyses font de ce livre une lecture passionnante et éclairante. Les textes référencés sont nombreux et souvent cités en notes dans le texte original latin. Une bibliographie (p. 361-386), comprenant les éditions de tous les textes cités, un index des noms et un index biblique complètent le volume. Il inaugure la collection *Nutrix*, chez Brepols, dont quatre volumes ont paru et deux autres sont à paraître.

On ne peut cependant pas dire que la métamorphose du recueil en livre soit tout à fait accomplie. Pour cela, il aurait fallu, à notre sens, une introduction donnant l'intention d'ensemble et davantage de références et de rappels entre les différentes parties de l'ouvrage.

Ce que Giulio d'Onofrio nous donne à lire est un parcours historique et synthétique non seulement sur les acceptions du terme «philosophie», mais bien plus profondément sur ce que la philosophie et son rapport à la vérité ont représenté pour quelques-uns parmi les penseurs les plus importants de périodes qu'il connaît si bien. Nous n'avons pu en donner que quelques grandes lignes ci-dessus. Le choix des textes étudiés et l'intérêt des analyses sont remarquables. Il s'en dégage une histoire de la gnoséologie néoplatonicienne et de ses avatars médiévaux et renaissants. Cet ouvrage est donc important, et peut servir tout à la fois d'introduction à la philosophie du Haut Moyen Âge comme de source de renouvellement de la réflexion pour les spécialistes de la période. Il ne faut cependant pas en attendre ce qu'il ne donne pas, à savoir une discussion sur les problèmes d'interprétation des penseurs et des textes étudiés. L'auteur livre son analyse mais ne la confronte pas à d'autres commentateurs. Pour ne prendre qu'un exemple, l'approche de la preuve du *Proslogion* d'Anselme comme analyse sémantique sans valeur démonstrative aurait mérité une mise en situation par rapport aux principales lignes d'interprétation de ce morceau si important dans l'histoire de la philosophie. Toutefois, en nous mettant en route à la suite de Giulio D'Onofrio, nous ne manquons pas de faire des découvertes et de nous ouvrir des perspectives.

Christian BROUWER